

Louanges à Dieu, Il en est digne.

A Son Excellence le Sultan, chaîne d'or et mine de générosité et de raffinement, Monsieur le Maréchal Soult, ministre. Tu es notre Sultan, et Dieu, Seigneur des Mondes, te demanderas des comptes à notre sujet. Lorsque les Français sont entrés [chez nous], nous n'avons point fauté, et on n'a vu émaner de nous que le bon, le bonheur et la paix.

Son Excellence le général nous a envoyé une lettre dans laquelle il nous promettait *l'amān*. Et lorsque je me suis présenté à lui, il m'a enchaîné et il m'a envoyé vers vous, laissant ma famille, mes enfants, et mes biens à l'abandon alors que nous étions chez vous.

Pendant ce temps-là, le caïd les opprimait : il a dépouillé mes frères et mes enfants. Il a saisi à mes frères quatre maisons, mille *ṣā'a* de blé et cent-cinquante *ṣā'a* d'orge. Il a pris tout ce qu'ils avaient et les a bannis du pays (*waṭan*). Ils se sont dispersés dans les montagnes et dans l'*arch*. J'ai un beau cheval acheté 200 douros que le caïd a pris. Cela ne s'est jamais produit, ni du temps des Tuks, ni dans aucun autre temps. Tout ceci est le fait du caïd. Car le caïd est notre ennemi depuis le temps des Turcs. N'ont été investi du caïdat ni son grand-père, ni si père, ni lui. C'est notre ennemi depuis la nuit des temps. Mais aujourd'hui, depuis que le général l'a nommé, regarde ce qui nous arrive, ô Sultan de France. Nous sommes enchaînés chez vous pendant que nos enfants, nos femmes et nos frères sont ruinés et leurs moyens de subsistances sont dévorés. Nos enfants sont laissés à l'abandon dans les montagnes et il ne leur reste plus rien pour vivre. Comment cela peut-il nous arriver alors que nous sommes chez vous ? Notre déshonneur retombe sur vous. Tout ceci arrive parce que les Turks sont amis de l'injustice (*ẓulm*). [...]

Aujourd'hui, je suis enchaîné pendant que mes frères ont perdu leur patrie et leurs biens au profit du caïd. Je demande à votre généreuse amabilité et bonté de me libérer et me réunir à ma famille et mes enfants et que vous nous autorisiez à vivre à Constantine avec ma femme.

Je m'en remets à Dieu puis à vous. Salutations, de la part du *ṣayḥ* al-Ṣadīq b. Muḥnāš. De tous les troupeaux que nous possédions mes frères et moi, il ne nous reste pas une seule brebis. Je suis victime d'une injustice. Depuis que je suis en France, je n'ai pas reçu de lettre, sauf une seule provenant de l'*arch* qui m'informait de ceci.

Tout ceci provient de l'interprète.

[Cachet : al-Ṣadīq b. Muḥnāš, année 1254 [1838]. Le peuple sert celui qui a confiance en Dieu.]